

Épopée D'une petite campagnarde

Maria Beatriz Barroso Baptista



Maria Barroso

Épopée d'une petite campagnarde

© Maria Barroso, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6005-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aimer, c'est bien, savoir aimer, c'est tout.

Chateaubriand

À ma famille

PRÉFACE

Ce récit retrace ma vie passée ainsi que celle de mon mari Manuel et celle de mes deux enfants, Alexandre et Carlos.

Au fil de la lecture, vous découvrirez les nombreuses questions que je me suis posées.

Des questions sur le comportement de mes proches.

Pourquoi Carlos m'est-il apparu à certains moments de sa vie comme un étranger ?

Pourquoi Manuel s'est-il comporté avec une telle injustice envers moi, son épouse ?

Pourquoi tant de violence gratuite d'un père envers ses enfants ?

En écrivant ce livre, je n'ai pas cherché à faire le procès de mon mari, j'ai simplement voulu rétablir la vérité auprès de personnes qui, faute de bien le connaître, voyaient en lui un homme exemplaire.

Je me suis interrogée également sur mon propre comportement.

Pourquoi ai-je été une épouse aussi soumise ?

Pourquoi ne me suis-je pas révoltée contre la famille de mon mari alors qu'elle me considérait mal ?

Malheureusement, je suis loin d'avoir toutes les réponses, mais aujourd'hui après avoir écrit ce livre, je me sens malgré tout plus légère. J'espère également avoir éclairé sur certains points celles et ceux qui me liront.

UNE JEUNESSE HEUREUSE

Une petite campagnarde heureuse

J'ai vu le jour le premier novembre 1943 à Veiga do Lila, charmant village situé au nord du Portugal.

Imaginez un paysage de montagnes, parsemé de chemins et de rivières dont l'eau vive fait entendre une douce musique.

Y vivaient quelques dizaines de familles, toutes en bonne entente. Pas de monsieur ni de madame, nous nous appelions par nos prénoms.

Un havre de paix où les animaux allaient et venaient à travers champs en toute liberté. Une véritable arche de Noé constituée de chevaux, d'ânes, de vaches, de porcs, de moutons, cherchant çà et là des herbes folles ou quelques feuilles à brouter.

La maison où j'ai ouvert les yeux pour la première fois était celle de ma grand-mère. C'est une très ancienne bâtisse proche d'une rivière que j'ai rénovée depuis avec mon propre argent, malgré les réticences de mon mari. Mes parents s'étant séparés alors que je n'avais que quelques mois, j'y ai vécu avec ma mère, mon grand frère Américo, ainsi qu'avec deux oncles. Mon père qui avait refait sa vie avec une autre femme habitait le même village, mais nous ne nous parlions pas.

Si la chaleur de l'été nous prenait à la gorge, l'hiver était rude et nous glaçait jusqu'aux os lorsqu'il amenait la neige. Nous nous réchauffions en allumant un feu de bois qui crépitait toute la journée dans la cheminée. Je revois encore les volutes de fumée bleue s'échapper des maisons disséminées dans la campagne.

Comme l'électricité ne parvenait pas jusqu'à notre village, nous nous éclairions à la lueur de la flamme vacillante d'une bougie ou, suprême luxe, d'une lampe à pétrole.

J'ai appris à lire et à écrire dans la petite école de notre village. Seul établissement scolaire dans la région, les enfants des autres communes venaient y étudier, parcourant parfois matin et soir de nombreux kilomètres. Le bâtiment qui abritait les élèves était vieux et mal isolé si bien que l'hiver nous souffrions du froid. Une maigre chaleur émanait d'un poêle alimenté par de l'huile que nous récupérions dans les pressoirs. Des enfants étaient alors chargés de ramener des braises.

Notre institutrice était très investie dans son métier. Consciente que l'instruction d'un enfant conditionnait son avenir, elle poussait ses jeunes élèves à poursuivre leur scolarité. Elle s'efforçait de convaincre les parents de laisser leurs enfants à l'école, plutôt que de les faire travailler aux champs comme c'était souvent le cas. Pour mener cette croisade, elle s'était associée avec le prêtre, figure très respectée des villageois.

Si l'on désirait poursuivre nos études, on n'avait d'autres choix que de nous rendre dans une ville. Ce fut mon cas après avoir passé onze ans dans mon village.

Mes grands-parents comme la majorité des habitants cultivaient des terres et élevaient des animaux. Je n'ai malheureusement aucun souvenir de mon grand-père, car il est mort alors que j'étais très petite. Je revois juste un homme malade, étendu sur un lit.

J'étais très proche de ma grand-mère, d'ailleurs mon frère et moi l'appelions « maman ». Nos deux oncles appelant notre grand-mère « maman », nous pensions qu'elle était aussi notre mère. Quant à Isaura, notre mère biologique, nous l'appelions par son prénom. Elle est décédée, mais aujourd'hui encore lorsque nous en parlons avec mon frère, nous employons toujours son prénom.

Pendant que ma mère et mes oncles partaient travailler aux champs, ma grand-mère tenait la maison. Fine cuisinière, elle nous régala à l'heure des repas.

Ayant fait des études, ma grand-mère savait lire et écrire contrairement à de

nombreux habitants de notre village. Aussi, elle les accueillait pour les aider accomplir des démarches administratives ou à envoyer du courrier à une famille éloignée sans leur demander le moindre centime.

Quand il n'y avait pas d'école, les enfants jouaient dans la rue en toute liberté. À l'heure du goûter, ma généreuse grand-mère distribuait du pain à tout ce petit monde. Nous n'étions pas riches, mais nous avions un niveau de vie un peu plus élevé que la plupart des habitants. Certes, nous n'avions pas de monnaie sonnante et trébuchante, mais nos terres nous donnaient des produits de qualité.

À Pâques, ma grand-mère confectionnait le traditionnel foliar, un pain fourré à la viande, qu'on mangeait au petit-déjeuner avec café au lait. Pour que tout le monde puisse participer à cette tradition, ma grand-mère fournissait du lait aux familles les plus défavorisées.

J'étais une petite fille sage, mais je garde le souvenir d'une bêtise due à ma gourmandise et dont je m'amuse encore aujourd'hui. Pour voir si le lait n'était pas tourné, on le faisait chauffer et si une crème bien lisse se déposait sur le dessus en fin de cuisson, cela voulait dire qu'il était consommable. Mais un jour, en catimini, la petite gourmande est passée par là et a trempé à plusieurs reprises son petit doigt pour déguster toute la crème. Lorsqu'un peu plus tard, ma grand-mère a découvert l'absence de crème, elle a tout jeté pensant que le lait était tourné. Bien entendu, je suis restée silencieuse.

Parmi mes petites aventures, en voici une qui m'a donné des frissons alors que je n'avais que quatre ans. J'avais très peur des animaux et, comme je l'ai dit plus haut, ils se déplaçaient en liberté et on pouvait les croiser à tout moment dans le village et les alentours. Ce jour-là, j'arpentais un chemin bordé de murs lorsqu'un troupeau de bœufs très excités vint à ma rencontre. Ils avaient échappé à la vigilance d'un jeune berger qui courait désespérément pour essayer de les rattraper.

L'un des bœufs me bouscula, me fit tomber et rouler à terre, me distribuant au passage quelques vilains coups de corne. Ce fut la peur de ma vie. Enfin délivrée par un voisin accouru en entendant mes cris, je me suis précipitée en larmes à la

maison. Heureusement, il y eut plus de peur que de mal. Je ne fus pas blessée, mais sous les coups de l'animal, mon dos présentait quelques ecchymoses et rougeurs. Quel soulagement lorsque ma grand-mère bienveillante me massa avec un peu d'alcool.

Adieu ma campagne, je pars vivre à la ville

Lorsque j'ai eu onze ans, le seul moyen de poursuivre mes études était de « m'exiler » dans une ville. C'est donc avec regret et une profonde tristesse que j'ai dû quitter ma famille et mon village natal pour un monde inconnu.

En arrivant à Lisbonne, sur le chemin qui conduisait de la gare à ma nouvelle demeure, j'avais les yeux grands ouverts d'étonnement. J'étais émerveillée par les enseignes lumineuses qui clignotaient sans cesse et les immeubles qui flirtaient avec le ciel. Les larges avenues encombrées de voitures et d'autobus qui accéléraient, freinaient, klaxonnaient, m'effrayaient. Comme elle était loin la quiétude de mon village, ses étroits chemins empruntés seulement par des hommes à pied et des animaux en liberté où l'on n'entendait que le chant des oiseaux et le souffle du vent dans les arbres. Lorsque je voyais les jeunes Lisboètes pétarader sur leurs scooters, cela me rappelait l'incroyable attirance de ma grand-mère pour ce type d'engin. Cette étonnante passion pour ce type d'engin restera à l'état de rêve, elle n'enfourchera jamais de scooter et vu son âge, ce fut mieux ainsi.

À Lisbonne, j'étais hébergée par une tante qui vivait dans un appartement. C'était pour moi un complet changement de vie. En ville, nous étions constamment enfermés entre quatre murs tandis que dans mon village, le plus souvent nous vivions dehors. Tout le monde se connaissait, les portes des maisons restaient toujours ouvertes et nous allions chez les uns et chez les autres. C'était beaucoup plus convivial !

Célibataire et sans enfant, ma tante accueillait quelques pensionnaires issus d'un institut d'ingénieur situé à proximité.

Je passais une grande partie de la journée à l'école, partie à huit heures du matin, je ne rentrais qu'à 17 heures. Comme l'établissement scolaire était assez éloigné, ma tante me donnait de l'argent pour prendre le bus. Parfois, lorsque j'étais bien réveillée, il m'arrivait de prendre mes jambes à mon cou et de courir